

JEAN-RENÉ LEMOINE

Face à la mère
(version non annotée du 07/09/2024)

TEXTE PROJETTE
Texte en voix off

– Voici venu le moment de me présenter à vous pour cet entretien si longtemps différé. Je me présente à vous dans la nudité de l'errance, sans courage, sans véhémence et sans ressentiment. Je me présente tel que je suis, boitillant sur le fil que j'ai suspendu dans les cimes à une hauteur vertigineuse et, même au-dessus de ce vide, je dois vous dire que je vais infiniment mieux. Il me faut cependant vous confier ma peur que vous ne veniez pas au rendez-vous où je vous ai conviée pour vous parler – autant l'avouer tout de suite – d'amour ; ou que, perdu dans l'immense altitude, je ne m'aperçoive pas que vous êtes arrivée. Alors, si vous le voulez bien, quand vous serez enfin là, faites-moi un petit signe – un bruissement de robe, un soupir – pour que je sache que je ne parle plus au vent qui fait tanguer ma caravelle mais que, au cœur du souffle qui m'enveloppe et m'étreint, il y a toute votre présence, et qu'au terme de votre labyrinthique voyage, vous avez retrouvé le chemin qui menait jusqu'à moi.

TOUT VA INFINIMENT MIEUX.

Mes yeux ne se remplissent plus de larmes quand vous traversez ma pensée, j'arrive tant bien que mal à me lever le matin, à me coucher le soir ; bien sûr, je suis encore obligé de faire semblant d'être joyeux lorsque je suis en société, et je trouve parfois dans cet artifice une imperceptible jouissance. Je ne peux pas dater le moment où tout a commencé à changer, c'est étrange qu'il n'y ait pas un jour dont on pourrait se ressouvenir comme du passage de l'Achéron et du retour vers la fragile vie. Qu'importe. Il aura fallu des années de parenthèse, des années de coma profond, pour pouvoir vous donner rendez-vous dans ce lieu ombragé, devant l'assemblée silencieuse.



– Si je me souviens bien, ce fut dans un théâtre où avait lieu un atelier de comédiens, et ce jour-là, les comédiens répétaient une scène de *Richard III*.

« O DIEU QUI FIT CE SANG, VENGE CETTE MORT... »

Un camarade est entré. Il m'a dit qu'on me demandait au téléphone. Je l'ai foudroyé du regard. Il a repris – on te demande au téléphone, c'est urgent. Je me suis levé, j'ai traversé, tout engourdi, la scène, le couloir, l'escalier, la mezzanine, un autre couloir, jusqu'au bureau où le téléphone était décroché pour moi. Je me suis assis. J'ai entendu les sanglots et la voix de ma sœur qui me disait que notre mère était morte. Je ne sais pas ce que j'ai répondu. Je ne sais pas combien de temps la conversation a duré. Je me suis levé. J'ai demandé à une amie qui se tenait à côté de moi si elle voulait bien me raccompagner. J'ai marché dans le couloir jusqu'à la mezzanine et – l'univers s'est arrêté. Je me suis recroquevillé et je me suis mis à pleurer. Tous faisaient cercle autour de moi. Enfin quelqu'un m'a caressé l'épaule. Alors j'ai pu me relever. J'aurais voulu qu'on m'aide à marcher, je n'arrivais pas à marcher. Soudain je fus dehors, dans la lumière. Les comédiens, de part et d'autre, me

regardaient tituber vers la voiture. Dans la voiture, j'ai baissé la vitre pour voir défiler les arbres du bois puis les boulevards où les hommes et les femmes vaquaient à leurs occupations, et leur déambulation était belle dans la clarté de l'été. L'amie m'a déposé au bas de l'immeuble, j'ai retrouvé ma sœur et ceux qui m'attendaient et là – les larmes, les larmes, les larmes...

Où sont les chemins de mon enfance ?
Où sont les nuits où dans la voiture je faisais semblant de dormir pour que mon père me porte jusqu'à ma chambre et me dépose dans mon lit ?
Qu'est devenue la maison rouge de Léopoldville avec les grands arbres où se lovaient ces immenses serpents qui nous terrorisaient ?

MON INTRANQUILLITE

Je suis devant l'assemblée silencieuse et ma voix s'amenuise, mes forces m'abandonnent, je voudrais...

Il faut juste laisser les souvenirs remonter à la surface.

Le jour des funérailles...

Je voudrais que quelqu'un caresse mon épaule...

Le jour des funérailles, je me suis levé tôt.

... et passe la main sur mon front.

Il devait être cinq heures. Dans l’embrasure de la fenêtre, on voyait les toits aux couleurs passées et au loin les collines disparaissaient dans la brume tremblante et bleutée du matin. Je me suis lavé, rasé, j’ai mis la chemise blanche, le costume bleu marine et la cravate noire que m’avait prêtée mon père pour les funérailles et que je n’ai jamais rendue. Ma sœur était vêtue de blanc. Nous n’avons rien mangé, le jour des funérailles. Nous sommes montés dans les voitures. Les rues étaient désertes et silencieuses. Le ciel avait encore toute sa douceur et il ne faisait pas chaud. Nous sommes arrivés à Sainte-Rose-de-Lima. Les portes de l’école se sont entrebâillées pour nous laisser passer. Nous avons gravi les marches jusqu’à la salle de classe où ma mère avait enseigné. C’est là qu’était déposé le cercueil, dans la profusion des fleurs de funérailles. Ma mère portait la robe blanche que nous avions choisie, ma sœur et moi, comme robe de funérailles. J’ai regardé ma mère pour la dernière fois. Le maquillage ne dissimulait pas les traces de sa souffrance. Quelques membres de la famille se sont approchés pour lui dire au revoir, puis nous avons refermé le cercueil car nous ne voulions pas qu’on voie cette douleur étale sur son visage. Nous avons pris place sur des chaises.

Des hommes sans âge avançaient courbés et vacillants, des femmes en chapeautés, endimanchées dans leurs toilettes de funérailles attendaient sagement leur tour, glissant modestement vers moi, et dans leur regard il y avait tout l'amour ou tout le respect de la terre. Pendant des heures j'ai serré des mains, scruté des visages. Parfois quelqu'un prononçait mon nom comme si je n'avais jamais quitté ce pays-là. Je comprenais que j'avais bien essayé de m'enfuir, mais que ce pays-là m'avait en quelque sorte rattrapé et par ces funérailles m'assignait une place à laquelle je ne pouvais plus me dérober. Chaque geste, chaque mot prenait un sens, s'articulait aux autres dans une logique limpide pour ceux qui m'entouraient et qui savaient que tout cela avait pour but de me maintenir en vie et de me redonner un espace auprès d'eux dans ce pays agonisant. J'entendais murmurer à mon oreille – il faut être fort, il faudra être fort. J'apprenais le rôle du fils et la philosophie du malheur que ce pays-là connaît bien. Je comprenais soudain que dans cet exercice il n'y avait plus de place pour les larmes. Mes larmes devaient en quelque sorte s'être déjà taries.

Ma sœur et moi avons ouvert le cortège derrière le cercueil de notre mère. Ma sœur m'a pris la main. La blancheur de sa robe, le contact de sa paume m'ont ramené tout à coup au temps de notre enfance. Lentement nous avons traversé la cour de l'école pour entrer dans la chapelle. La chapelle était pleine des fleurs de funérailles.

Il y avait beaucoup, beaucoup de monde...

Les prêtres, la messe, les discours, les sanglots des jeunes filles, les chants, je ne sais pas combien de temps tout cela a duré. Après, nous sommes ressortis ma sœur et moi, main dans la main, et, dans l'étourdissante lumière, nous avons fendu la foule, en suivant, sages comme des images, la dépouille de notre maman.

J'ai pensé que jamais je ne reviendrais...

... dans ce pays-là.

Que jamais je n'y reviendrais.

Tous ces sanglots retenus, ce torrent de larmes tari.

Vous me manquez, maman, vous me manquez. Je voudrais que vous soyez là.

Nous l'avions quitté ensemble, ce pays, moi hurlant dans vos bras puisque je n'avais que deux ans et ma sœur un peu plus grande, sans doute plus calme, absorbée par le paysage. À quoi pensiez-vous en quittant ce pays ? Saviez-vous que vous le quittiez pour vingt années et qu'à votre retour il serait déjà détruit ? Aviez-vous peur, sur le tarmac de l'aéroport François-Duvalier qu'on ne vous laisse pas partir ? Votre père et votre mère vous ont-ils accompagnée ? Saviez-vous que vous leur parliez pour la dernière fois et qu'ils mourraient quelques années plus tard sans que vous les ayez revus ? Vous sentiez-vous désemparée en quittant ce père que vous aviez nourri en cachette lors des longs mois de son emprisonnement

à Fort-Dimanche ? Repensiez-vous au jour où les macoutes étaient venus le prendre et vous l'aviez regardé s'en aller ? Était-ce lui qui vous avait convaincue de quitter le pays ? Et quand vous avez gravi la passerelle, avez-vous pensé au premier homme que vous avez aimé – le seul peut-être que vous ayez aimé – mais que vous n'aviez pas voulu suivre à New York quand il vous demanda en mariage, car, à cette époque, vous ne vouliez pas abandonner votre chère ville natale, vos frères et sœurs et vos parents ? Avez-vous pensé à votre frère préféré qui était parti étudier la médecine à Paris quelques années plus tôt encore, et qu'on avait dû ramener en catastrophe car il avait perdu l'esprit et déambulait, nu, sur les boulevards ? Avez-vous collé votre nez au hublot au moment où l'avion prenait de l'altitude ? Avez-vous regardé le tracé alors harmonieux de votre ville, les taches vertes et langoureuses des mornes et de Kenskoff où vous alliez en villégiature siroter des rhums-punchs et réciter des vers, et devant vous la mer hautaine et bleu marine qui ceinturait cette île dont vous vous éloigniez pour la première fois ?

Je me sens très seul maintenant.

Nous l'avons quitté, ce pays, moi dans vos bras, nous avons traversé les mers et l'avion s'est posé sur le sol africain. Mon père, que vous n'avez jamais aimé, avait voyagé le premier et nous attendait là-bas, dans le petit aéroport de Coquilathville. À l'arrivée, ma sœur et moi étions sans doute endormis, épuisés par le voyage. J'imagine le trajet en voiture sur une piste poussiéreuse...

... dans un crépuscule saturé de cris d'animaux.

Il faut juste laisser remonter les souvenirs et inventer ce qu'on ne sait pas.

Avez-vous été heureuse à Coquilathville puis à Léopoldville qui s'appelait déjà Kinshasa ? Je me souviens de la maison rouge et des grands arbres où se lovaient ces immenses serpents qui nous terrorisaient, des boys qui marchaient pieds nus sur les carrelages et accomplissaient les tâches avec une imperturbable lenteur. Je crois qu'il y a eu des rires dans cette maison-là, et des jeux, et des bals où je vous ai regardée danser, un Noël où vous êtes venue me réveiller en me disant que mes cadeaux étaient cachés dans toute la maison et j'ai cherché dans les moindres recoins, et chaque fois que j'en trouvais un, je laissais éclater en rafales mon inextinguible joie. Parfois il ne se passait rien. Ma sœur et moi, nous nous installions sur le petit mur de clôture pour écouter le bruit des voitures avant qu'elles ne débouchent dans notre rue, et le jeu consistait à dire que la voiture que nous entendions venir au loin était la voiture de notre père, et bien sûr ce n'était pas encore celle-là, et le jeu se répétait sans cesse, tandis que le jour s'estompait brusquement, cédant la place au crépuscule, jusqu'à ce que notre père arrive enfin, et c'étaient des cris de joie car il apportait à chacun une pomme rouge, brillante, croquante, et cette

pomme était magique puisque c'était un fruit presque inconnu en Afrique et qu'elle avait dû faire un interminable voyage pour venir éclater sous nos dents.

LE CAILLOUTEUX CHEMIN...

... OU JE MARCHE A TÂTONS.

Il y eut un autre Noël dans une des premières années de ma vie. J'étais cloué au lit depuis des semaines avec une fièvre phénoménale, bronchite ou malaria et, dissimulant votre inquiétude, vous vouliez savoir ce qui me ferait plaisir. J'ai demandé une orangeade que vous m'avez apportée mais que j'ai vomie tout de suite, ce qui a attristé tout le monde car, cette année-là, pour fêter Noël, tout le monde s'était réuni autour de mon lit. Vous m'aviez offert une carabine et un meccano dont je ne pouvais pas encore me servir car j'étais bien trop petit et vous m'avez dit en souriant que je devrais être patient. Je m'en souviens comme d'un Noël heureux. Après nous sommes partis vers l'Europe, laissant la carabine et le meccano avec lequel je n'ai jamais joué.

Je n'ai pas assez pleuré. Ils ne m'ont pas laissé pleurer. Maintenant les larmes sont taries. Maintenant les yeux brûlent. Maintenant je suis grand, ce qui est épuisant.

Après les funérailles, je me réveillais chaque jour en sanglots. Les larmes étaient les épilogues des rêves de la nuit. Je me préparais pour une journée

aride où je transporterais mon chagrin comme on porte une pierre. Alors j'ai décidé que j'irais dans la maison de ma mère et à contrecœur ma sœur a accepté de me suivre. Nous y étions allés une seule fois depuis notre arrivée, pour prendre la robe des funérailles. Il fallait bien y retourner un jour sous peine de n'y revenir jamais.

L'impression de sombrer.

PRENDRE SON SOUFFLE

Remonter la piste.

PRENDRE SON SOUFFLE.

Dévoiler le mystère.

PRENDRE SON SOUFFLE

Écrire le livre.

PRENDRE SON SOUFFLE

Se dire que...

PRENDRE SON SOUFFLE

... tout ira infiniment mieux.

PRENDRE SON SOUFFLE

Nous sommes allés dans la maison de ma mère et Cédoine a ouvert la barrière. Cédoine avait travaillé dix ans dans cette maison au service de ma mère. C'est lui qui en arrivant un matin avait découvert le corps sans vie et la chambre saccagée. Il semblait plus démuni, plus orphelin que nous. Nous avons ouvert toutes les portes-persiennes et la lumière a envahi le salon...

Nous avons ouvert les portes-persiennes et la lumière a envahi le salon. C'était la douce lumière du matin qui éclairait l'acajou des meubles et se posait

en oblique sur les volutes chamarrées du carrelage. Nous avons emprunté l'escalier en bois qui a grincé sous nos pas et, lents comme une procession, nous avons traversé une à une les pièces de l'étage. Nous nous sommes arrêtés sur la petite galerie où ma mère passait le plus clair de son temps à corriger les copies et à regarder la rue. Je suis entré dans la chambre de ma mère que l'on avait rangée depuis le drame. J'ai regardé le lit, la table avec la petite radio qu'elle laissait allumée toute la nuit, le plafond de bois blanc... J'ai ouvert l'armoire et je l'ai refermée... Je suis descendu dans le jardin...

Je suis descendu dans le jardin. Cédoine me suivait comme une ombre. Il se tenait à quelques mètres de moi, oisif et attentif, veillant sur mon silence. Au milieu du jardin se dressait le cerisier que ma mère m'avait promis de faire photographier dès qu'il serait en fleur, car je voulais une photo des fleurs du cerisier. Elle m'avait dit qu'ici les cerisiers fleurissaient deux fois l'an. Cela m'avait fait rêver.

Elle n'a pas eu le temps.

Pendant quatorze jours nous avons habité la maison. Cédoine s'est installé un lit de fortune car il ne voulait pas que nous dormions seuls dans la maison. Il y avait aussi un vigile affublé d'un fusil, le plus souvent somnolant sur une chaise, dans la cour, et qui de temps en temps faisait une ronde sans conviction. J'ai eu peur toutes les nuits dans cette maison mais je ne pouvais pas partir. Il faisait une chaleur excessive, nous nous barricadions dès le soir et je transpirais face au ventilateur pendant les heures d'insomnie.

Parfois je me demande comment j'ai pu supporter cela. À chaque instant on croit qu'on ne pourra pas affronter l'instant supplémentaire et pourtant on survit.

Je ne sais plus.

Cette maison qui était la maison de ma mère, avait été, avant, celle de mes grands-parents. Je m'asseyais par terre au milieu des reliques. Les heures passaient dans le chapelet ininterrompu de la découverte d'une vie dont j'avais été l'absent. Je lisais les lettres, les cartes postales, je regardais les photos, je parcourais les agendas de mon grand-père. Celui de l'année 1957 s'interrompait pendant plusieurs semaines. Les pages blanches se succédaient et tout à coup cette phrase – hier je suis rentré de Fort-Dimanche où j'ai été emprisonné pendant cinquante jours. Puis reprenait la chronique des plaidoiries, des rendez-vous, émaillée de quelques vers qu'il recopiait au bas d'une page ou de considérations mélancoliques sur le sens de l'existence ou l'amour conjugal. Je lisais aussi les lettres que ce grand-père, que je n'ai pas connu, adressait, un peu plus tard, à ma mère en Belgique où elle avait décidé de se rendre pour notre scolarité, laissant mon père libre et seul à Léopoldville. Dans des missives tapées à la machine sur du papier bible, pleines de ratures et de corrections, le grand-père faisait état d'une situation politique hallucinée et lui confiait à demi-mots que le pays était broyé par la folie d'un homme, que lui-même était dans l'œil du cyclone et qu'il avait du mal à continuer d'exercer son métier d'avocat. Ma mère lui répondait de sa belle écriture

précise et aérée, déployant ses élégantes et baroques majuscules. Elle racontait dans un style grand siècle plein de déférence et d'humanité les menus événements de la vie. Elle donnait fièrement le détail de nos résultats scolaires et brossait le portrait des enfants parfaits que nous devions être à l'époque. Il y avait une troublante complicité dans ces échanges épistolaires, un amour diffus, calme et indestructible. Le grand-père semblait soulagé de nous savoir loin du carnage et lui enjoignait régulièrement de renoncer à ses velléités de voyage, même lorsque la mère de ma mère mourut et qu'à cette occasion elle manifesta clairement son désir de retour. Obéissante, elle ne voyagea pas. Pendant un an, elle porta le deuil de sa maman comme un exil supplémentaire et désormais ne nous accompagna plus au cinéma. Le grand-père bâtissait pour elle et pour nous la citadelle d'une vie de rectitude, de travail et de réussite. Ils s'écrivirent ainsi pendant vingt années jusqu'à ce que lui meure subitement le jour de Noël, abandonnant à jamais le fils qu'on lui avait ramené fou de Paris et qu'il fallut mettre à l'asile. Alors, sans hésiter un seul instant, ma mère reprit l'avion et posa le pied sur le sol de son pays pour rattraper l'immense retard, assister aux funérailles de ce père adoré, lui rendre un perpétuel hommage et protéger le frère malade.

Je suis devant l'assemblée silencieuse et...

Vous me manquez.

Il fallait tout vider, fermer la maison, partir. Assis tel un naufragé au milieu des reliques...

Il fallait fermer la maison, partir. Tel un naufragé au milieu des reliques, je regardais défiler les années. Tout avait passé comme un souffle. Vous étiez donc définitivement retournée ici après la mort de votre père, retrouvant un pays ravagé. J'avais vingt ans, je crois. Peu de temps après, j'étais venu vous visiter. J'ai séjourné quelques semaines à vos côtés, puis je suis reparti et...

Dix années ont passé.

Dix ans se sont écoulés. Les mers, comme on dit, nous avaient séparés. Seules nos lettres, irrégulières, avec leur cargaison de mots, maintenaient le doux lien de l'absence. Comment avons-nous pu rester dix ans sans nous croiser ? Pourquoi ne m'avez-vous jamais exhorté à venir ? Je ne sais pas... Je me souviens de nos retrouvailles après ces dix années.

Je me souviens de nos retrouvailles après ces dix années. Ma sœur, comme un ange, m'accompagnait. Le nez collé au hublot, je regardais les mornes que j'avais vus verts et luxuriants lors du dernier voyage, et qui s'étaient maintenant, arides comme des déserts. L'avion s'est posé plus tôt que prévu sur la piste et nous sommes arrivés chez vous avec une heure d'avance. Cédoine est venu ouvrir la barrière en criant – ils sont là, ils sont là ! Vous étiez dans tous vos états, vous n'aviez pas encore enfilé la robe que vous aviez choisie pour mon retour et vous répétiez à l'envi – mais vous êtes en avance, je ne suis pas prête, vous ne deviez pas arriver si tôt ! – oubliant presque de m'embrasser. Désarçonnée, vous êtes montée vous habiller et vous avez demandé qu'on serve le

cocktail. Vous aviez fait allumer toutes les lampes à pétrole car il n'y avait que trois heures d'électricité la nuit. Les portes-persiennes étaient closes et dans le clair-obscur je voyais les volutes chamarrées du carrelage. À table, vous ne parliez que de cet insolite contretemps aérien et vous me regardiez à la dérobée. Nous devisions comme si nous nous étions quittés la veille, mais ces dix années-là, invisibles remparts, se dressaient entre nous. Je n'arrivais pas à apprivoiser votre nouveau visage. Vous aviez vieilli dans ce laps de temps... Je n'étais pas apeuré par vos rides, non, mais je ne vous reconnaissais pas. Je ne vous avais pas vue changer, je ne vous avais pas vue devenir si fragile et cette lacune avait creusé en moi un précipice infranchissable. J'avais figé dans ma mémoire l'image de la femme d'avant, j'avais nourri l'espoir de me jeter dans vos bras et de vous dire combien j'avais guerroyé pendant ces dix années et combien je souffrais de devenir adulte. Mais, vous voyant si vulnérable, je ne me suis pas octroyé ce droit, j'ai eu peur de vous faire perdre l'équilibre, peut-être ai-je eu tort, peut-être qu'en un instant nous nous serions réconciliés dans vos sanglots et mes étreintes, mais vous savez bien que je n'ai jamais su faire les choses simples, et pendant deux semaines je suis resté devant vous un invité courtois, attentif et affable. Quand nous sommes repartis, j'ai senti que nous vous laissions dans une grande solitude, que ce pays sans lumière était implacable et ingrat, et puis l'avion se posa sur Paris, la vie reprit son cours et votre image se dissipa.

Il faut écrire le livre.

Oui, il faut écrire le livre.

Gratter la mémoire jusqu'à l'os.

Les années passèrent, rythmées par mes sporadiques et fugaces visites. Un jour vous m'avez suggéré de venir plus souvent car vous vous rapprochiez de la mort. Je suis venu un peu plus souvent. À chaque passage, je voyais le pays descendre dans l'abîme. Les mornes étaient toujours plus désolés, plus dénudés, plus secs, les routes s'étaient effondrées, la drogue avait détruit le lien social, l'armée démantelée avait été remplacée par une police de pacotille, la corruption était partout, votre ville s'était transformée en un taudis grandiose qui avait la beauté de l'enfer et une vitalité désespérée. J'étais donc venu vous voir – et ce fut la dernière fois – pour votre anniversaire qui précédait de peu le mien... Le matin, dans la fragile lumière, vous vous rendiez à pied à Sainte-Rose-de-Lima, traçant votre chemin sur les trottoirs en ruine dans l'inénarrable cohue de la rue, escortée par le fils de Cédoine qui nonchalamment portait votre cartable. Vous rentriez l'après-midi vers quatre heures, abattue par la chaleur, et vous vous installiez à l'étage sur la petite galerie. Plus tard, Cédoine vous apportait un potage ou un plat que vous refusiez car vous n'aviez pas faim. Mais il tenait absolument à vous nourrir et les négociations commençaient. Il restait près de vous, imperturbable et souriant, jusqu'à ce que vous cédiez à son entêtement et souvent même vous mangiez de bon appétit ce qu'il vous avait préparé avec cœur. Vous discutiez avec entrain et sévérité les préparatifs de la fête. Vous

dressiez une liste sur une feuille de cahier que vous tendiez à Cédoine qui repartait serein et victorieux. Les jours s'égrenaient ainsi. Bien sûr vous parliez de l'insécurité grandissante, de la précarité dans laquelle vous vous trouviez maintenant, mais toujours avec fatalisme, et quand je vous demandais apeuré si vous ne songiez pas à quitter ce pays, vous me répondiez que vous y étiez chez vous et que vous y resteriez quoi qu'il arrive. Mon séjour se conclut avec la fête d'anniversaire. La maison était pleine de monde, vous glissiez subrepticement d'un groupe à l'autre dans une robe améthyste. On entendait les voix et les rires exploser sur les terrasses. Vous donniez des ordres charmants et péremptaires à tous ceux qui vous secondaient, jusqu'au moment où nous avons coupé ensemble, le gâteau, dans le chœur tonitruant de vos amis et de vos proches. Le lendemain, je repartais. Vous avez manifesté le désir de m'accompagner à l'aéroport. Je vous en ai dissuadée, décrétant que vous étiez fatiguée, et je vous ai saluée un peu trop rapidement, Dieu sait pourquoi, avant de monter dans la voiture qui allait me conduire à l'aéroport, peut-être parce que je redoutais l'effusion du départ, mais je ne savais pas alors...

... que je ne vous reverrais jamais.

Trois semaines ont passé et puis, un jour, dans ce théâtre, j'ai entendu les sanglots et la voix de ma sœur qui me disait que vous étiez morte...

... que vous étiez morte...

... qu'on vous avait assassinée.

Et nous avons repris l'avion, hébétés, incrédules, terrassés de douleur.

Et nous avons vidé, refermé la maison.

Pas de halte, pas d'auvent pour l'ombre, pas une natte où s'allonger, pas d'eau fraîche, que cet interminable et caillouteux chemin.

Est-ce vous qui me hantez, encombrant les carrefours, les interstices de l'existence, ou est-ce moi qui vous tiens prisonnière dans les filets du souvenir, vous interdisant de migrer vers un hypothétique repos ?

Je vous écris dans la chaleur de l'été parce que je ne peux pas ne pas vous écrire. Parce que j'ai besoin de vous.

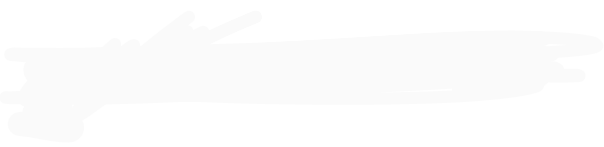
Les avions traversent les firmaments de ma mémoire, laissant dans leur sillage la cicatrice d'innombrables départs.

Et de retours désespérés.

Les nuages s'amoncellent au-dessus de mon corps. Le soleil disparaît dans la brume de l'été. Je marche, dans l'ivresse et... tout se brouille, se fane sur mon passage et...

Je n'ai plus d'horizon.

Je n'ai plus d'horizon.



– Si je me souviens bien, jusqu’à l’âge de vingt ans j’ai été votre fils, le meilleur, puis le pire. J’étais un petit enfant quand nous avons quitté l’Afrique, abandonnant mon père à ses affaires et à sa solitude, et aussi mes jouets que vous jugiez trop encombrants. Nous avons pris l’avion pour l’Europe et la mélancolique Belgique où vous nous avez inscrits dans des écoles religieuses. Le premier jour de septembre, vous m’avez laissé dans une cour de récréation grande comme un champ de bataille, au milieu d’enfants pâles qui me dévisageaient. Ce fut un jour terrible, mais je voulais vous faire plaisir, et puis on s’habitue à tout, et je suis donc allé quotidiennement dans cette école avec ses murs de citadelle, comme on va, sans armes, à la guerre. Je m’asseyais sur mon banc d’écolier, sage comme une image, attendant que la longue journée se termine pour rentrer à l’appartement. Le lendemain, dans l’aube ténébreuse, vous veniez me réveiller avec un chocolat brûlant. Vous me disiez un mot gentil pour me sortir de la torpeur. Dans la salle de bains, je laissais longtemps couler l’eau sur mon corps, retardant ainsi l’échéance, mais vous me rappeliez à l’ordre. Je m’habillais et, tout emmitouflé, j’allais attendre l’autobus sous le noir couvercle du ciel. Il faisait nuit quand je quittais l’appartement, nuit quand j’y revenais. Vous vous

installiez près de moi, disposant la plume, l'encrier, le buvard et vous me regardiez écrire. Vous guidiez ma main dans le tracé langoureux des majuscules, corrigez inlassablement ma calligraphie comme on transmet un secret ou un art séculaire. Parfois, me sentant malheureux, vous m'autorisiez à dormir dans votre lit. Posant ma tête sur le vierge oreiller, j'oubliais en fermant les paupières qu'il y avait école demain, ou je me prenais à rêver à de redoutables maladies, à des fièvres phénoménales qui vous auraient obligée à me garder dans votre lit de réconfort. Chaque jour, en me quittant, vous me donniez des friandises en me recommandant de toujours partager avec mes camarades, de tout offrir et ne rien demander. Un matin vous m'avez montré dans l'embrasure de la fenêtre un paysage immaculé. Je n'avais vu la neige qu'en image et je suis resté sans voix. Ce premier hiver fut d'une fabuleuse blancheur, de sorte qu'au printemps j'ai pensé que je n'étais venu là que pour voir cette neige, et qu'une fois ces flocons dissous dans ma mémoire, je pourrais lever l'ancre.

EST-CE QUE J'INVENTE TOUT CELA ? EST-CE QUE JE DIS LA VERITE ?

Hélas nous ne sommes pas partis. Les années s'écoulèrent, pluvieuses, neigeuses, brièvement éclairées par la lumière de l'Afrique où, pendant les grandes vacances, nous allions rejoindre mon père pour un simulacre de vie familiale. Il allait maintenant de soi qu'en nous accompagnant dans le Nord pour nos études, vous vous étiez sacrifiée et vous consacriez désormais votre existence à la construction de notre futur. Je vous offris mon enfance comme un tribut. Les jouets étaient depuis longtemps bannis

ou superflus, mais vous nous achetiez toutes sortes d'encyclopédies aux illustrations multicolores ou des livres de mythologies qui comblaient mon imaginaire. Vous répétiez sans cesse que nous étions de passage, que nous n'avions pas fait des milliers de kilomètres pour venir nous amuser. Nous glissions sans faire de bruit dans les pièces anonymes du petit appartement. Je me couchais de bonne heure. Au-dessus de mon lit, vous aviez inscrit « Excelsior : toujours plus haut ». Le dimanche nous allions tous les trois à l'église où je vous regardais prier, puis vous nous accompagniez au cinéma, et à huit heures du soir, étendus, silencieux, sur votre lit, nous écoutions le feuilleton radiophonique. Chaque trimestre, je vous apportais votre ration de résultats scolaires. Vous ne parliez jamais de votre pays, sauf avec votre sœur aînée quand à elle était de passage. Elle arrivait de Constantine ou de Lomé. Vous restiez des heures assise et recueillie sur le petit sofa, tandis qu'elle vous chuchotait les décès, les mariages, les naissances et les secrets de la famille, avant de vous décrire la lente dérive de votre ville natale où elle avait fait une halte. Tout cela dans cette langue chantante et miraculeuse que vous ne m'avez jamais parlée, et je

vous vois encore hocher gravement la tête, ponctuant son récit de soupirs fatalistes et d'onomatopées savoureuses.

Ici l'été est lourd et chaud. Les journées sont immobiles dans l'attente de l'orage. Je mange des pêches blanches, je me couche tard, je parle peu, je lis quelques pages de roman, parfois une mouche entre par la fenêtre, tournoie désespérément, puis s'envole à nouveau vers l'azur. Des enfants jouent dans le square. Le monde est tous les jours le même avec sa kyrielle d'attentats. Personne ne parle plus de votre pays mais depuis votre mort il a sombré dans la démence. J'essaie de ne pas y penser de peur de ne plus m'endormir, je regarde les cieux livides, je me rends compte que je n'ai pas beaucoup joué à l'âge où j'aurais dû le faire mais que je respire encore, ce qui est déjà beaucoup, et je m'aperçois que depuis plusieurs années j'écris toujours la même interminable phrase, et cette fois je vous la dis à vous et cela me brûle les paupières et j'apprends la patience, et j'attends que vous posiez enfin...

VOTRE MAIN SUR MES YEUX.

Que de lacunes dans le souvenir.

PRENDRE SON SOUFFLE.

J'étais arrivé sans m'en rendre compte à l'orée de l'adolescence et j'ai commencé à dire non. Je ne supportais plus l'école avec ses murs de citadelle, les prêtres compassés, les professeurs, l'immense cour de récréation où je me sentais étranger parmi des hordes d'enfants hostiles. Je ne supportais plus les

ruelles escarpées, le crachin quotidien, les paysages fuligineux. Vous nous aviez tant répété que nous étions de passage et nous ne sommes jamais partis. J'attendais que le sablier se vide pour tracer mon sillon dans des terres plus clémentes. Mon père avait abandonné Kinshasa pour Kaboul où il n'y avait pas encore la guerre, et deux années de suite nous nous sommes envolés vers cet Extrême-Orient pour des grandes vacances où j'ai pu respirer dans des paysages de fable, entre vos règlements de compte et vos légendaires migraines. Quand nous rentrions, vous disiez à qui voulait l'entendre que la villégiature avait été belle et lénifiante, et vous continuiez à donner à l'extérieur cette image d'union, de rigueur et de perfection. Quand je vous ai dit que je ne vous accompagnerais plus à l'église le dimanche, vous m'avez répondu que c'était une pose, que je ne cherchais qu'à vous contredire et à vous contrarier. Vous étiez obsédée par mes résultats scolaires qui périclitaient dans certaines matières, et tous les quinze jours au moment du bulletin, je vous retrouvais assise sur le sofa, scrutant les notes et blêmissant, avant d'exploser dans des harangues – intarissables. Vous me harceliez. Je restais prostré devant mes livres ou bien je noircissais mes cahiers de phrases et de dessins, avec la hantise de vous voir surgir dans mon univers. Je vivais relégué, absent, solitaire. Vous me disiez que nous n'avions pas fait des milliers de kilomètres pour venir nous amuser. Je vous criais que vous étiez une sainte, et dans un frénétique crescendo vous répétiez que oui, vous étiez sainte, qu'il fallait être une sainte pour pouvoir endurer ce que je vous faisais endurer. J'écourtais la scène en claquant furieusement la porte, je montais quatre à quatre l'escalier qui menait à ma chambre, je me jetais sur le lit et,

cherchant en vain le sommeil, je rasais le collègue, j'incendiais la ville, et m'en allais définitivement loin de vous. Vous avez décidé de supprimer l'équitation du mercredi et vous l'avez remplacée, je ne pourrai jamais l'oublier, par un après-midi de leçons particulières. Ce jour-là, je vous ai haïe. Dans l'embrasure de la fenêtre, je voyais venir le professeur particulier. Je vacillais sous le poids d'une indescriptible fatigue. Je prenais place à la table comme devant l'échafaud et, revêtant l'armure des rêves, je l'entendais, très loin, me débiter ses anecdotes avant de m'infliger d'absurdes théorèmes. Parfois, voulant être clément, vous preniez un livre de chimie, et rassemblant votre antique savoir, vous commenciez vous-même à me faire la leçon. Tout mon corps entraînait dans une insurrection secrète, j'inventais des formules que je me récitais mentalement pour conjurer vos soliloques, car je ne supportais plus ni votre proximité, ni votre sollicitude, ni votre érudition.

PRENDRE SON SOUFFLE.

Changeant votre stratégie, vous offriez ou promettiez un cadeau, en me faisant jurer que j'allais y mettre du mien, que j'allais vous satisfaire, et quand l'échec arrivait malgré tout, vous n'aviez pas le cœur de retirer ce qui avait été donné, ou de ne pas donner ce qui avait été promis, de sorte que votre chagrin et votre abnégation ne faisaient que croître, me transformant en un insolvable et monstrueux débiteur. Dans l'échange impitoyable que devint notre quotidien, vous ne parliez plus que de moi, et moi je ne pensais qu'à vous, partagé entre la peur et l'envie de vous déplaire. Je ne me confiais à personne, persuadé que tout ce que je dirais vous serait répété. Le soir,

quand je rentrais, je me cloîtrais dans ma chambre, et, réveillé en sursaut au petit matin blême, je faisais mes dissertations dans la morsure de l'urgence, sur un coin du bureau. Ma sœur est partie à l'université en France. Nous nous sommes retrouvés seuls dans la grande maison où nous avions emménagé. La moindre discussion dégénérait en remontrances et en conflit. Je ne supportais plus que vous m'embrassiez, que vous me touchiez. Je n'aimais pas vos lectures, je ne partageais plus vos goûts. Je trouvais tous les prétextes pour vous laisser seule aux repas. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé ? Vous avez dû verser beaucoup de larmes dans votre grand lit sombre où je ne dormais plus depuis longtemps. Je ne savais pas à l'époque combien je vous faisais du mal. Non, je ne le savais pas. Le soir, nous échangeons quelques phrases avec une cruelle parcimonie et désormais c'était vous qui vous effaciez dans votre chambre, me laissant tout le territoire, après vous être assurée que j'avais de quoi manger. Je vous avais déclaré la guerre et j'étais votre prisonnier. Démon, je créais des mondes où vous n'étiez pas, j'inventais l'instant de délivrance, je cousais savamment mes semelles de vent. Pourquoi est-ce que je ne vous ai pas parlé ? Nous nous étions aventurés trop loin dans le tumulte pour entrevoir ensemble le chemin d'un retour, je me heurtais sans cesse à votre rhétorique, à vos principes, à votre inhumaine perfection, je ne savais pas comment vous expliquer l'absence d'amis, le poids des jours, la lenteur des nuits, je vous avais retiré ma confiance, je ne supportais plus d'être l'objet de votre amour, de vos peines et de vos joies, j'apprenais à marcher pas à pas sur le vide, je me disais que c'était ça l'adolescence, et que tout ce fracas s'atténuerait un jour.

PRENDRE SON SOUFFLE.

Je vous avais avertie qu'il était vain de penser à me suivre lorsque j'aurais quitté l'école. Vous avez écrit à mon père que votre mission serait bientôt accomplie et que vous songiez à le rejoindre. La réponse arriva de Kaboul, tranchante comme un scalpel, affranchie d'un timbre magnifique. Mon père vous informait qu'il partageait sa vie avec une jeune femme, qu'il n'avait aucune intention de reprendre un compagnonnage avec vous et qu'il était disposé à vous accorder le divorce que vous aviez toujours souhaité.

Les châteaux s'effondraient. Blessée, désespérée, furieuse, vous répétiez les mots devoir, principes, humiliation, sacrifice. Ma sœur rentrait chez nous le week-end et tentait de vous reconforter. Désespéré, je contemplais votre douleur. Vous disiez que jamais vous n'accepteriez ce divorce, que refuser ce divorce, c'était défendre les intérêts, le futur de vos enfants. Le temps s'écoula sans clémence, dans le ressassement des griefs, jusqu'au jour où mon père revint. Il en avait fini avec Kaboul, avait pris un pied-à-terre à Paris pour régler ses affaires avant de repartir vers une destination encore inconnue. Il débarqua un samedi. Il passa deux ou trois jours, faisant comme si de rien n'était, tandis que vous vous barricadiez dans votre chambre. Il s'en alla et revint une semaine plus tard, reprenant ses quartiers dans un silence de plomb. Un jour, je lui ai demandé de ne plus venir, et je crois qu'il n'est plus venu... Je ne peux plus...

Un matin, après les funérailles, dans la chaleur, en vidant votre maison, j'ai trouvé la lettre que j'avais envoyée à mon père à cette époque-là. Je lui signifiais, noir sur blanc, que j'avais, moi, tué le père. Il a toujours été persuadé que je ne l'avais pas écrite, que vous aviez armé mon bras. Ce ne fut pas le cas. Non. Mais pendant d'innombrables années vous avez gardé le brouillon dans un tiroir de votre chambre, et quand j'ai déplié les feuillets jaunis par le temps, quand j'ai reconnu les pleins et les déliés de ma calligraphie, quand j'ai relu les mots, empreints d'une violence meurtrière, d'une effrayante maturité, j'ai frémi d'avoir pu l'écrire et que vous l'avez conservée. Quel âge pouvais-je avoir au moment où j'écrivais ces phrases, quinze ans peut-être... ?

Et j'étais devenu méchant.

Oui.

A-t-on le droit de dire cela ?

Je n'avais que quinze ans.

TANT DE CRUAUTÉ.

Un jour, je ne sais plus à quelle occasion, vous m'avez dit que vous comptiez rester quelque temps encore avec moi, et je vous ai dit non. Je vous ai dit que vous ne resteriez pas avec moi, qu'il fallait...

Un jour vous avez dit que vous resteriez avec moi, et j'ai dit non. J'ai dit que vous ne resteriez pas avec moi, qu'il fallait que vous vous en alliez. Que si vous ne vouliez pas que je mette fin à mes jours quelques années plus tard, il fallait que vous partiez, que vous me laissiez. Je crois que j'ai employé ces mots, peut-être pas exactement ces mots, quoi qu'il en soit, vous avez dit que vous aviez tout raté avec moi, ça je m'en souviens très bien, vous avez dit exactement cela, vous avez dit que vous considériez que tous vos efforts envers moi s'étaient soldés par un échec, vous étiez dans la cuisine et moi dans le salon, à une prudente distance de vous, et j'avais l'impression de trancher dans votre chair, et en même temps je vous suppliais de m'écouter. Je crois que du fond de votre douleur et du fond de votre effroi vous avez entendu ma prière, peut-être n'aviez-vous plus le choix après mon ultimatum, mais je veux croire que vous avez entendu ma prière, et vous avez dit qu'au terme de l'année scolaire – vous partiriez.

Mon père est parti à Islamabad où je ne suis jamais allé.

Il a dit un jour que vous lui aviez volé ses enfants.

Vous avez vidé, refermé la maison. Vous avez pris le train pour la France où vous avez rejoint ma sœur. Je vous voyais de temps en temps.

Puis, un matin, vous avez repris définitivement l'avion et vous êtes retournée dans votre pays.

Les mers comme on dit nous avaient séparés.

Plus tard je suis parti pour l'Italie où je suis devenu adulte sans vous, et lorsque nous nous sommes revus au terme de dix années, nous avons...

... recommencé à nous parler comme des amis fragiles...

... et le temps a passé encore tandis que nous nous apprivoisions au fil de mes sporadiques et fugaces visites...

... mais tout cela je l'ai...

... déjà dit...

Jusqu'à ce que vous – mouriez.

Jusqu'à ce que vous mouriez.



– Et toujours la même scène qui revient à ma mémoire, que je recrée, que je veux laisser passer, comme un nuage dans le ciel et qui revient encore, quelle heure est-il ? combien sont-ils ? trois, peut-être quatre, ils entrent dans la maison. Elle se réveille. Elle entend les pas dans l'escalier. Elle se lève. Ils sont déjà devant elle. Combien de temps est-ce que tout cela dure, deux, trois heures, est-ce qu'elle crie, est-ce qu'elle hurle, est-ce qu'elle les supplie, est-ce qu'ils lui demandent de l'argent ? ils la frappent, elle se débat, elle est grande et forte malgré son âge – on a fêté son soixante-quinzième anniversaire il y a un mois jour pour jour – lequel d'entre eux la tient par les épaules ? qui déchire le drap pour la bâillonner ? où trouve-t-elle encore la force de se battre, de frapper ? à quel moment a-t-elle glissé au sol ? est-ce qu'elle pense à nous, est-ce qu'elle se débat parce qu'elle ne supporte pas de s'en aller comme ça, sans nous avoir dit au revoir ? lequel d'entre eux la ligote et l'attache au pied du lit avec le fil électrique, combien de temps est-ce que tout cela dure ? pourquoi continuent-ils à la frapper, à l'insulter ? a-t-elle encore toute sa conscience, est-elle déjà plus loin que la douleur ? les images défilent de plus en plus rapides – éblouissantes, irréelles – l'un d'eux plaque un oreiller sur le visage de ma mère, le corps

tressaille. Elle gémit. Elle a une pensée pour nous tandis qu'elle chavire lentement vers l'ailleurs, son corps épuisé cherche l'air, les mains se crispent. Même entravée, elle lutte encore, elle pense que c'est un rêve – elle a souvent rêvé qu'on l'étranglait, elle me l'a dit – est-ce qu'elle souffre encore, est-ce qu'elle prie, est-ce qu'elle demande grâce, qu'on la délivre, que la mort vienne, est-ce qu'un voile se pose sur ses yeux, est-ce qu'elle attend, est-ce qu'elle refuse, est-ce qu'elle regrette de ne pas s'être préparée, elle qui n'avait pas peur du grand passage, est-ce qu'elle comprend qu'elle meurt ? Est-ce que c'est long ? Est-ce que c'est long ?

FAIRE UNE TRÊVE.

Et celui qui a pressé l'oreiller si fort et si longtemps sur son visage, qui l'a accompagnée rageusement jusqu'au bord de la vie, qui n'a pas relâché l'étreinte, jusqu'au dernier râle, comment s'appelle-t-il, quel âge a-t-il, quel visage a-t-il, est-il grand ? at-il une maman ?

Chaque fois que je pense à sa mort, je pense à ma naissance.

C'est absurde.

FACE À LA MÈRE.

Pourquoi, pourquoi chercher à tout prix à savoir ?
Pourquoi revenir sans fin à la scène, inventer la scène, puisque personne n'a vu, puisqu'on ne sait pas, puisqu'on ne...

Mille fois j'ai inventé pour elle une mort un peu moins inhumaine.

Mais je n'ai pas de prise sur sa mort.

C'est ainsi.

Et je n'ai pas de haine non plus.

Où sont les chemins de mon enfance ?

En France c'était le plein été. Les journées étaient moites et les nuits ne réparaient rien. Je marchais, sidéré, dans les rues, à la périphérie du monde. Cette mort-là, innommable, incommunicable ici, m'arrachait à l'ancien paradis, m'enchaînait à la fragilité du monde, et, m'imposant un inconcevable fardeau, me jetait, solitaire, dans la grande Tragédie. Je suis resté longtemps dans l'obscurité, prisonnier du lointain passé, refusant cette charge. J'avais rejoint le camp des faméliques et des éclopés. La scène éblouissante tournoyait devant mes yeux. J'avais envie de parler mais je ne trouvais pas les mots. Les mots se figeaient au bord des lèvres.

Jour après jour et de lieu en lieu je transportais cela comme on porte une pierre.

Et par intermittence, l'épouvante et l'effroi...

Et, par intermittence, l'épouvante et l'effroi ont commencé à se dissoudre, dans le...

... dans le rosaire des jours, des semaines et des mois. Je me levais le matin, je me couchais le soir, le temps reprenait à couler, mais...

... mais je vous retrouvais partout.

Vivante, je m'étais exilé de vous. Morte, vous redessiniez mes frontières, comme un indiscernable océan. Je vous avais connue sainte, je vous retrouvais martyre. Alors, puisque vous ne me laissiez pas de répit, puisque je ne pouvais plus prendre le large pour fuir votre absence infinie, j'ai décidé de partir à votre recherche et de me rapprocher de vous.

Alors, puisque vous ne me laissiez pas de répit, à mon corps défendant, je suis parti à votre recherche. Dans ce pays-là.

L'avion s'est posé sur la piste. L'aéroport avait été rebaptisé Toussaint-Louverture et cette inscription se détachait dans la lumière, sous le bleu absolu du ciel. Le vent déchaîné ralentissait la marche, la chaleur humide enveloppait les corps. Les porteurs se livraient bataille pour saisir mes valises. Des chiens décharnés erraient dans la poussière. Les paysages défilaient rapidement devant moi, apocalyptiques et sublimes, tandis que je pénétrais dans la ville. J'étais venu rencontrer ceux et celles qui avaient connu ma mère et leur demander qui elle était.

Les portes de l'école se sont entrebâillées dans le vacarme de la grand-rue, puis refermées sur le silence feutré de la cour. J'ai regardé les bâtiments peints en vert, l'horloge séculaire, les portes-persiennes ouvertes sur les salles de classe avec leurs bancs en bois et leurs planchers sombres aux larges lattes. Tout était à sa place dans cet univers suranné de jeunes filles qui avait été longtemps le temple incontesté de la bourgeoisie. Une religieuse m'a emmené dans la salle de classe où ma mère avait enseigné. M'arrêtant dans le silence, je me suis souvenu du jour des funérailles. Le lieu, tapissé de lumière, avait retrouvé le tableau et les bancs. Nous avons déambulé de salle en salle, traversé des cours paisibles et de beaux jardins où les grands arbres faisaient de l'ombre. Il y avait là un groupe de jeunes filles qui avaient été les élèves de ma mère. L'une d'elles a dit – elle me détestait. Elle me détestait d'un amour ! Les jeunes filles ont éclaté de rire. Elle a repris – elle me détestait d'un amour ! Elle voulait que je sois parfaite, mais moi je ne suis pas parfaite, alors elle me punissait. Mais elle m'aimait. C'est maintenant seulement que je comprends à quel point elle... Ensuite elles ont chanté, pour moi, un chant que ma mère aimait beaucoup.

J'étais venu rencontrer ceux et celles qui avaient connu ma mère et leur demander qui elle était.

Deux mots revenaient à leurs lèvres comme une incantation – la mère. Elle était – la mère. Elle était leur mère. Elle était celle à qui on pouvait se confier, celle qui ne mentait pas, ne trahissait pas, celle qui se rappelait les petites choses, un fruit qu'on apprécie et qu'elle vous apportait parce qu'elle savait que vous l'appréciez, celle qui punissait et tendait un mouchoir pour sécher les larmes, celle qui avait une patience infinie, celle qui devinait les peines, offrait avant qu'on ne demande, celle qui regardait les gens au plus profond d'eux-mêmes, heureuse quand ils étaient heureux, attentive quand ils souffraient. Celle qui aimait.

Un instant j'ai pensé que tout cela n'était pas vrai, on habille trop souvent les morts de plus de qualités qu'ils n'en ont eues de leur vivant, mais...

... mais ces mots revenaient si souvent à leurs lèvres, ils étaient dits avec une telle ferveur, qu'on ne pouvait pas...

Je n'avais pas connu cette femme-là. Ou j'en avais connu le revers. Ceux qui l'avaient aimée n'éludaient ni son intransigeance, ni sa rigidité ; mais sa fougue et son obstination dans ses principes représentaient pour eux une utopie exemplaire face à une société délétère. À travers eux, je découvrais une femme qui avait poursuivi un engagement et, telle une résistante, s'était acharnée à maintenir et transmettre les valeurs – depuis longtemps obsolètes – de courage, de rectitude, de probité et de partage, dès l'instant où elle avait retrouvé son pays. Ceux qui l'avaient aimée admiraient cet ouvrage et lui en étaient reconnaiss-

sants. Moi je n'avais pas connu cette femme-là. Je ne l'avais jamais regardée sous ce jour. Plus ils parlaient et plus je regrettais de ne pas avoir été à leur place, dans une proximité moins absolue qui m'aurait permis de ressentir son étreinte tout simplement comme une étreinte et non comme un étau. De moi elle avait exigé l'impossible, et ne m'avait pas accordé ce qu'elle accordait à tous ses enfants d'adoption – d'être faillibles.

Je ne peux plus...

Ils me livraient des lambeaux de son histoire et je recomposais son portrait. J'allais où elle était allée. Je marchais dans son ombre. De lieu en lieu, je demandais un souvenir, une photo en cadeau. On raconte qu'enfant, elle allait à l'école en calèche avec ses cinq frères et sœurs et le cocher. Légendes... Elle était toujours la première de la classe et fut une des plus brillantes à l'université. Elle choisit d'être avocate, mais son père le lui défendit. Il l'inscrivit à la faculté de pharmacie, métier plus féminin et surtout moins dangereux dans ce pays-là, et elle se plia à sa décision sans discuter. C'était alors une femme grande et belle au sourire éclatant. Elle avait une mémoire prodigieuse, une foi inébranlable, lisait les classiques de la bibliothèque du père, adorait faire la conversation, n'avait pas peur de la mort, ne savait pas faire à manger. Elle aimait les parfums de Rochas,

la poudre de riz, les robes à tarlatane, les chaussures à talons. Je collectionnais dans ma tête les daguerréotypes des différentes époques, je me remémorais toute sa garde-robe, le grand bracelet africain en filigrane d'or et les malachites qu'elle portait aux oreilles, je revoyais ses mains aux ongles écarlates, et tout à coup je m'apercevais que le crépuscule était là, brusquement descendu comme toujours sous ces latitudes. Il fallait abandonner ma rêverie, songer au départ pour l'Europe, avec le balluchon de souvenirs plein de photogrammes empoussiérés, sans avoir découvert pourquoi elle était morte, car l'heure du départ avait sonné.

L'océan lumineux s'éloignait vers le sud. Et puis, par le hublot, rien que le bleu du ciel et le blanc des nuages, et je rentrais chez moi plus orphelin qu'avant.

— J'ai défait la valise. J'entends, au loin, une valse, déchirante. Je suis fané. Je garde les yeux clos sur la poussière brûlante de mes aller-retour, les souvenirs me donnent le vertige et même la nausée, alors je m'assieds sur le parquet comme un enfant qui jouerait avec une pelote de laine, et je laisse passer le temps, et je me demande où vous êtes.

Votre pays ne va pas bien. Votre pays se meurt depuis votre départ. Saviez-vous que le recteur de l'université avait eu les jambes brisées à coup de barres de fer ? Un de vos amis a été assassiné à la machette. Des bandes armées sévissent sur les hauteurs de la ville, dans les quartiers autrefois réputés

tranquilles. Une femme qui venait d'accoucher a été violée par quatre hommes qui ont ensuite attaqué une autre famille dans la même résidence, violé une adolescente, kidnappé un bébé pour lequel ils réclament une rançon vertigineuse. Dans le même quartier, huit hommes ont pénétré de nuit dans une maison bourgeoise. Ils ont ligoté et sodomisé le père, violé son épouse et sa fille de onze ans. Le père s'est suicidé quelques jours plus tard. Un journaliste a été torturé avant d'être abattu. On a violé des femmes dans une maternité. Des hommes ont fait irruption au marché couvert, ils ont verrouillé les portes, tiré dans toutes les directions avant de mettre le feu, transformant les marchandes en torches humaines. Un bus a été pris en otage sur une route de campagne. Les femmes et des fillettes à peine pubères ont été déshabillées, traînées dans la poussière, puis violées. Ceux qui peuvent fuient vers l'étranger. Votre mort qui longtemps me sembla unique, incomparable, se dissout peu à peu dans la géographie de la douleur. Votre pays ne fait plus partie du monde, il a été abandonné à sa propre dérive, livré à son essentielle cruauté. Votre pays a franchi les caps des violences et des faits divers, il a recomposé la mosaïque originelle du chaos et s'engage maintenant sur le chemin ultime de la barbarie. Votre père et vous-même en avez connu les prémices. Vous avez cru pouvoir nous protéger en nous déportant à des milliers de kilomètres, comme dans les légendes. Oui. Il y a toujours un enfant qu'on enlève, qu'on arrache à son histoire et qu'on cache dans l'ombre d'une cabane ou d'un palais sans rien lui dire, en espérant qu'il échappera ainsi à ce qui était écrit pour lui.

Me voici à nouveau de retour.

Plus orphelin qu'avant.

– Je t'écris par-delà les mers...

– Votre pays ne va pas bien. Votre pays se meurt depuis votre départ.

– Je t'écris par-delà les mers et par-delà le temps...

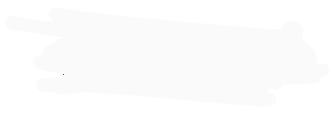
– Un jour tout se dissipera.

Le livre s'écrit et s'achève.

Vous me manquez, vous me manquez, je voudrais...

– Je t'écris par-delà les mers et par-delà le temps. Je marche sur le sable obscur et irisé, déchiffrant devant moi d'infimes silhouettes qui s'acheminent vers un lieu insaisissable, mais je suis bien trop loin pour faire une hypothèse. J'entends encore des clameurs guerrières, des bruits d'armure et de métal, qui sont absorbés peu à peu par l'immensité des espaces, et cèdent bientôt la place à des battements d'aile dont l'imperceptible rumeur se répercute partout dans les silences. Les incendies sont consumés. Je marche sur les grains de sable sans me soucier de rien, mes pas sont devenus légers comme si j'avais chaussé les semelles de vent. Il ne faut pas que tu sois triste. Je continue ma route sans halte ni répit, puisqu'il n'y a plus ni de nuit, ni de jour, et j'avance, tranquille, vers

la pâleur, le flou de l'horizon. Je me retourne, et ton visage m'apparaît, avec ce froncement de sourcils et le gouffre sombre de tes yeux qui m'inquiètent et me forcent à m'arrêter. Mon fils, il faut que tu me laisses partir. Que tu me laisses aller plus loin. Ne t'inquiète pas. Ne t'inquiète pas. Je ne sais pas où je suis, je ne sais pas où je vais, mais cela n'a pas d'importance, je sais seulement qu'il faut que tu me laisses partir. Alors ferme les yeux, laisse-moi lisser ton front, referme un instant les paupières, que je passe ma main sur tes yeux, car après cet instant j'aurai disparu, et puis regarde le paysage, regarde les arbres et le ciel, tout ce qui est à ta portée. Je m'en vais comme je suis venue. Dis bonjour à ceux qui t'entourent. Dis-leur que je suis reposée, invente quelque chose de joli. Allez, il faut que je te quitte. Il faut que je continue... Pardonne-moi pour la photo du cerisier que je ne t'ai pas envoyée, tu sais, je n'avais pas oublié, mais, je n'ai pas eu le temps, et puis, cette année-là, Dieu sait pourquoi, le cerisier a tardé à fleurir.



– Mère, je vous pardonne.

Et je vous demande pardon.

Il ne reste que quelques phrases.

Alors donnez-moi votre main.

J'ai épuisé la cargaison de mots.

Il se fait tard. Il est temps de prendre congé. L'automne est arrivé soudain. Les brouillards parfois se dissipent. Les pluies sont souvent diluviennes. Le vent s'essouffle. Tout s'effiloche et se défait. Je me sens si petit, si fragile. Je ferme voluptueusement les yeux. Je vous regarde vous en aller, vous dissiper sous mes paupières, et je vous aperçois encore, et tant que votre ombre vacille, tant qu'elle brille devant mes pupilles, j'invente de

somptueuses demeures, où je vous berce et vous protège, des sépultures éphémères, dont vous vous évadez encore, et je recueille un dernier souffle...

... et je vous parle lentement...

Jusqu'à ce que vous – disparaissiez.

Jusqu'à ce que vous disparaissiez.